Ami du Clergé du 26 janvier 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la vie chrétienne d'après les Paraboles. — I. *Allocution pour le mercredi des Cendres :* Le Carême, temps de pénitence, 49.
Pour la Purification. — Deux contrastes, 50.
Pour les Premiers Vendredis. — III. *Février :* Le Sacré-Cœur et les enfants, 52.
Pour la fête de Notre-Dame de Lourdes. — Pourquoi les apparitions de Lourdes, 53.
Pour une fête de la Sainte-Enfance. — Le sort malheureux des enfants païens, 56.
A l'occasion d'une Mission. — I. Annonce de la Mission, 58. — II. Après la Mission, 59.
Douze Chemins de croix. — Avant propos, 60. — I. Pour apprendre à aimer Dieu, 60. — II. Pour apprendre à aimer le prochain, 62.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

I

Allocution pour le mercredi des Cendres

LE CARÊME, TEMPS DE PÉNITENCE

Mes frères,

C'est encore l'usage, en certaines fêtes, de se couronner de fleurs : ainsi la jeune fiancée s'approche de l'autel de ses noces avec des fleurs d'oranger sur ses cheveux. Mais qui donc comprendrait aujourd'hui le vers du poète : « A ces vains ornements je préfère la cendre » ? Nous avons perdu la tradition de faire pénitence sous le cilice et dans la cendre.

Pourtant, chaque année, à l'ouverture du Carême, l'Eglise reprend ce rite d'autrefois. Elle met sur la tête de ses fidèles une pincée des cendres de ses rameaux et de ses buits bénits de l'année précédente.

Elle le fait, comme l'indiquent les prières de cette bénédiction des cendres, pour marquer l'entrée dans ce temps du Carême, qui est le temps officiel : 1° de la *pénitence ;* — 2° de la pénitence *absolument nécessaire ;* — 3° de la pénitence *toujours possible,* même aujourd'hui.

I. — *Le Carême, temps de pénitence*

Le Carême, temps de pénitence : de toutes les idées sur le Carême, c'est peut-être la plus ancienne, c'est assurément celle qui menace le plus de disparaître progressivement. Les anciens de nos provinces, qui se rappellent les rigueurs d'autrefois, en font la réflexion attristée : il n'y a plus de Carême. Et l'on gémit sur les malheurs des temps et sur la pratique religieuse qui s'en va.

Remarquez-le bien, je ne parle pas précisément de ces gens du monde, au sens où Notre-Seigneur parlait du monde, qu'ils soient de la société ou du bas peuple, qui n'ont gardé du Carême que les folles ou même les licencieuses équipées du Carnaval ou de la Mi-Carême. L'esprit de ce monde maudit par le Christ et qui n'est autre que l'esprit de Satan, a démarqué, falsifié, laïcisé, paganisé toutes les joyeuses réjouissances chrétiennes : Noël est devenu le réveillon, la fête des enfants, la tournée du Père Noël ; le dimanche, la journée des sports ; l'entrée dans le Carême, la saturnale des masques. On comprend la réponse du pape Benoît XIV au conseiller qui lui suggérait de diviser l'interminable Carême en quatre parties, de telle sorte que ces quarante jours de jeûne fussent distribués en quatre périodes moins longues de dix jours au commencement ou à la fin de chaque saison : « L'Eglise ne le fera pas, répliquait Benoît XIV, car il pourrait bien arriver, si l'on vous écoutait, qu'il y eût quatre Carnavals... et point de Carême. »

Mais même parmi beaucoup de chrétiens, la notion de Carême n'est-elle pas vidée à ce point de toute idée de pénitence que faire ou suivre son Carême ne signifie plus qu'assister aux instructions ? Il y a là une déviation par notre christianisme trop superficiel des intentions de l'Eglise.

De nos jours, on a éprouvé le besoin d'instituer la semaine de la bonté, la semaine du silence, je ne sais quelles autres semaines encore. Depuis des siècles, l'Eglise avait senti la nécessité d'établir les semaines de la pénitence. Et ce n'est pas trop de toute une période de l'année pour nous rappeler et nous entraîner à la pratique d'une vertu dont Notre-Seigneur a fait une des conditions du salut.

II. — *La pénitence, condition du salut*

Ouvrez en effet l'Evangile, l'Evangile préparé par S. Jean-Baptiste, l'Evangile prêché par Notre-Seigneur, l'Evangile continué par les Apôtres : toujours vous entendrez retentir l'appel préalable à la pénitence. Le Précurseur prêche un baptême de pénitence : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. » (Math., II, 2).

Notre-Seigneur la donne comme une condition indispensable du salut : « Si vous ne faites pénitence vous périrez tous. » (Luc, XIII, 5). Les Apôtres reprennent le même enseignement du Maître : « Faites pénitence et recevez le baptême. » (Act., II, 38).

Aussi bien, comme le remarquait un évêque, « la nécessité du renoncement et du sacrifice s'impose tellement à la conviction de tous qu'elle s'est exprimée par des axiomes ou des proverbes populaires sans cesse répétés : On n'a rien sans peine ; rien ne vaut que ce qui coûte, et à la proportion de ce qu'il coûte ; la vie sort de la mort ; qui n'a pas souffert ne sait rien. Et à ces axiomes, on se soumet par une sorte d'instinct supérieur qui les impose. Quelle est l'éducation qui forme l'homme et l'arme pour les luttes de la vie ? N'est-ce pas l'éducation à base de renoncement, d'efforts et de

sacrifices ? Ne voit-on pas tous les jours ce que l'on fait d'un enfant en obéissant à tous ses caprices et en accomplissant tous ses désirs On en fait un incapable et un vicieux. A qui vont même, dans le monde, l'estime, l'admiration N'est-ce pas à ceux qui aiment assez pour se sacrifier à ceux qu'ils aiment Il est donc vrai que la loi de renoncement est une loi de nature. »

Il est facile du reste à qui réfléchit de comprendre le bien fondé de cette obligation de la pénitence, édictée par tout l'Evangile et par l'expérience.

Pour qui a la notion du péché, il est évident que le péché, quel qu'il soit, ne fait pas de mal qu'au pécheur, comme on le dit trop souvent pour s'excuser : « Je ne fais de mal à personne. » Tout péché porte atteinte à Dieu : il est une violation de ses droits et de ses ordres et un outrage à sa sainteté et à son amour. Pareille injustice et pareille offense exigent une réparation, comme exigent réparation les torts faits au prochain dans son honneur ou dans ses biens. C'est élémentaire justice.

Il y a plus. Du point de vue de notre salut éternel, la pénitence ne s'impose pas seulement pour le passé. Elle va également à nous prémunir contre les fautes de l'avenir.

Eviter le péché, ne pas succomber à la tentation, cela suppose une âme aguerrie, maîtresse d'elle-même. On ne s'improvise pas soldat, pas plus dans le combat spirituel que devant l'ennemi. Il y faut l'exercice, les manœuvres, la petite guerre, c'est-à-dire l'habitude de se vaincre, de se renoncer, de conduire ses pensées et ses volontés au lieu de se laisser conduire par elles, par ses passions, petites ou grandes, celles de l'esprit ou de la chair. Autant dire que la sauvegarde et l'affermissement en soi de l'état de grâce demandent une âme forte, vaillante, généreuse, qui s'entraîne persévéramment à la pénitence comme l'athlète s'entraîne à son sport.

Ainsi pour le passé et pour l'avenir, notre raison s'accorde avec les enseignements évangéliques formels de la nécessité inéluctable de la pénitence, dont Notre-Seigneur faisait le premier stade du retour à lui : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. *Non veni vocare justos, sed peccatores ad pœnitentiam.* » (Luc, v, 32).

Et pourtant notre époque n'est pas loin de regarder la pénitence comme un usage suranné ; elle en est venue à perdre le sens des pénitences prescrites par l'Eglise pendant le Carême. Abstinence et jeûne, deux mots qui lui restent quelque peu fermés et qu'elle prend du reste facilement l'un pour l'autre.

III. — *La pénitence, toujours possible*

Certes, les santés moins robustes et le surmenage de cette existence haletante, enfiévrée, qu'est devenue la vie moderne, nécessitent peut-être prudemment des adoucissements à la rigueur du Carême, et avouons que l'Eglise qui sait s'adapter aux besoins nouveaux des temps, se montre condescendante.

Mais enfin la série des pénitences possibles ne tient pas tout entière dans le jeûne et l'abstinence. Il y a place encore sans nuire à la santé, au contraire, pour son plus grand bien, de l'aveu des médecins mêmes, il y a place pour la suppression d'un certain superflu, d'une certaine recherche, de certains « extra » qui vraiment ne seraient pas de mise pendant ces jours à une table chrétienne. Et il y a place surtout pour toutes les mortifications des sens, du cœur et de l'esprit qu'impose la pratique d'une vie chrétienne sérieuse.

Pendant la guerre, le P. Védrines, officier dans l'armée, avait à lancer ses hommes à l'attaque des positions ennemies. « Amis, leur dit-il, l'heure du combat est arrivée ; il faut y aller vaillamment, l'âme pure, pour que Dieu nous protège. A tous ceux qui le désirent, je vais donner l'absolution. Faites l'acte de contrition. » Alors, élevant la main sur les soldats qui se signent, il prononce les paroles du pardon. « Pour pénitence, ajoute-t-il, je vous impose de faire magnifiquement votre devoir pendant la bataille. »

Pour pénitence, dirai-je à tous les chrétiens que leur santé ou leur travail dispense du jeûne, pour pénitence, il vous reste de faire magnifiquement votre devoir de chrétien pendant le Carême. Et faire magnifiquement son devoir de chrétien, cela n'équivaut-il pas à se renoncer, à se mortifier, à faire pénitence ?

Croyons-le bien, par delà les prescriptions matérielles du jeûne et de l'abstinence de ce temps de Carême, c'est ce à quoi l'Eglise voudrait nous entraîner.

* *

Dans ces sentiments, il ne nous reste plus qu'à formuler pour nous tous, au début de ce nouveau Carême, le vœu qu'exprime l'Eglise dans sa prière de cette messe du Mercredi des Cendres : « Seigneur, accordez à vos fidèles de célébrer avec une piété sincère la vénérable solennité de ces jeûnes et d'y persévérer avec une dévotion constante... Ainsi soit-il. »

POUR LA PURIFICATION

DEUX CONTRASTES

Mes frères,

Parmi les noms divers que l'on donne à la gracieuse fête de ce jour, il en est un en usage dans l'Eglise grecque qui est vraiment bien approprié : c'est celui de « fête de la rencontre. »

S. François de Sales l'explique ainsi : « En ces jours, dit-il, les différentes gens qui sont dans l'Eglise de Dieu se rencontrèrent presque toutes au Temple : Notre-Dame et S. Joseph qui étaient à la fois vierges et mariés, Siméon en qui une tra-

dition voit un prêtre d'Israël, la bonne prophétesse Anne qui était veuve, et l'Enfant Jésus qui était Dieu et homme. »

Il convenait, en effet, qu'à cette minute solennelle où Jésus préludait au sacrifice du Calvaire par une oblation extérieure et publique, toutes les conditions de l'humanité fussent représentées. Toutes devant dans la suite recueillir le fruit du sacrifice final, il fallait que toutes fussent les témoins de l'oblation primitive du Sauveur.

Mais, sur cette scène où est comme résumée l'histoire du monde, sachons circonscrire nos regards. Arrêtons-les à considérer une double antithèse qui s'y remarque, l'une dans la personne de Siméon et de Jésus, l'autre dans la personne de Marie.

I

Le saint vieillard personnifie la Loi ancienne et Jésus la Loi nouvelle. Ce sont deux mondes, deux Testaments qui viennent l'un à l'autre et passent sous nos yeux.

Or, n'est-il pas touchant, le geste paternel de l'ancien monde tendant ses bras vers le nouveau? N'est-elle pas digne d'admiration, la fusion de l'un dans l'autre symbolisée par le second geste de Siméon pressant l'Enfant sur sa poitrine? Et aux gestes se joint la parole. On ne méditera jamais trop le sens profond, la sublime beauté du *Nunc dimittis*.

Nunc dimittis, c'est le vieillard qui accepte, qui est heureux de mourir, c'est l'ombre qui consent à s'effacer devant le soleil à son lever. Et cette mort, cette disparition, cet effacement sont tout joyeux, ils s'accompagnent d'un cantique presque d'allégresse. Car ce n'est pas dans le vide ou dans la nuit que descend ici la majesté de la Loi antique figurée par Siméon. Sa longue mission est terminée sans doute, mais elle a été remplie avec honneur, et avant de s'évanouir pour toujours elle aura vu la lumière, la vraie lumière dont elle n'était qu'une pâle aurore, la lumière qui doit éclairer tous les peuples, *lumen ad revelationem gentium*, et dont un rayon de gloire se projette sur elle, *et gloriam plebis tuæ Israel*. Elle aura assisté à l'accomplissement de la prophétie qui disait : « Il viendra sans délai, ce souverain Seigneur que vous cherchez, cet Ange de l'Alliance que vous appelez ; il viendra à son Temple, il vient, le voici. » Heureuse prophétie qui s'achève devant l'événement qu'elle annonçait, heureuse promesse qui ne se tait que devant la réalité promise! Non, ce n'est point là mourir, ce n'est point finir, c'est se survivre à jamais dans l'objet, dans le terme auquel on était destiné.

II

La seconde antithèse se manifeste en Marie : celle de la joie et des larmes.

La Présentation de Jésus au Temple, ne l'oubliez pas, fait partie des mystères joyeux. Marie y apparaît rayonnante de bonheur et plongée dans l'admiration maternelle. Elle comprend que ce premier sacrifice officiel inaugure la mission sacerdotale du Christ et qu'elle a qualité et mandat pour l'offrir, non seulement au nom de Jésus qui l'y associe, mais en sa place, puisqu'il est naturellement hors d'état d'agir par lui-même. Elle est donc sa suppléante, son intermédiaire, son organe obligé. Elle comprend aussi tout l'honneur qui revient au Très-Haut de ce sacrifice, toute la complaisance qu'y trouve l'adorable Trinité. C'est la restitution de la gloire divine qui commence, c'est le salut du monde qui s'entrevoit ici. Et son âme qui ne vit que pour Dieu, qui n'a à cœur que les intérêts de Dieu, est toute transfigurée dans la joie.

Mais voici le contraste. Siméon lui prédit un étrange avenir, ainsi qu'à son Fils. D'une main assurée, il indique dans le lointain une croix et un glaive : une croix pour Jésus, un glaive pour elle-même. Marie a compris sa destinée : elle devra livrer son Fils, consentir à son immolation pour le rachat du monde. Toute la Passion du Christ esquissée çà et là dans les Livres Saints passe devant ses yeux. Elle voit déjà couler le sang de son Jésus, elle voit des plaies à ses pieds, à ses mains, à son front, à son cœur ; et cette vision ne la quittera plus. Elle n'élèvera son Fils que pour faire de lui une victime. A dater de cet instant, elle est vraiment la Reine des martyrs, la Mère de douleurs.

Résumons maintenant les leçons qui se dégagent de cette scène si simple et si grandiose.

Le saint vieillard a vu son Sauveur et il ne désire plus que mourir. Voir Dieu, ce doit être l'aspiration de tout chrétien, parce que c'est là le terme de la vie. Nous ne sommes ici-bas que pour tendre à Dieu, pour le découvrir peu à peu en arrachant par lambeaux le voile de l'ignorance, des passions qui le cachent à notre âme et préparer ainsi l'apothéose qui ne finira plus, c'est-à-dire la vue de Dieu face à face.

Marie, de son côté, nous rappelle le sens de la vie. Celle-ci n'est ni une joie pure ni une pure douleur : c'est un mélange. La sagesse consiste à accepter le calice de la main de Dieu avec la confiance de l'enfant qui reçoit de la main maternelle tantôt les douceurs, tantôt le remède amer. Elle consiste aussi à sanctifier nos joies en nous en servant pour remonter vers Dieu qui veut bien nous les donner et à nous laisser sanctifier par nos douleurs. Elle consiste à nous abandonner, non pas une fois, mais chaque fois, non pas à une peine, mais à toutes les peines, non pas par lassitude et ennui, mais par amour, non enfin avec amertume, mais avec la reconnaissance de ce que Dieu veut bien s'occuper de nous embellir et de ce qu'il nous appelle à concourir nous-mêmes à un si noble travail, qui, accompli avec persévérance sur la terre, aura son achèvement et sa récompense au ciel. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

III

Février

LE SACRÉ-CŒUR ET LES ENFANTS

Mes frères,

Les enfants se sont pressés autour des crèches de Noël qui viennent de disparaître avec la fin de janvier. Ils sont et nous sommes mieux préparés maintenant à comprendre l'amour du Sacré-Cœur pour eux.

L'épisode de Jésus parmi les enfants est un des plus populaires de la vie de Notre-Seigneur. (Math., XIX, 13-15). Trois paroles de lui nous ont livré tout son cœur pour cette faiblesse si souvent opprimée avant son Evangile : une parole d'*amour,* une parole d'*éloge,* une parole de *protection.*

I. — *Une parole d'amour*

Plusieurs fois, au cours de ses prédications, Notre-Seigneur s'était trouvé en contact avec les enfants ; déjà il avait témoigné de son admiration et de sa tendresse pour leur âme candide ; même il les avait donnés en modèles aux apôtres en mal de préséances et d'honneurs dans le royaume des cieux.

Aussi tous ces petits dont il a conquis le cœur veulent l'approcher. Surtout, les mamans, qui ne connaissent et ne voient chacune que leur enfant à elle, saintement intrigantes, jouant des coudes, se faufilant dans la foule, tâchent de le rejoindre. Elles ne peuvent se résigner à une simple bénédiction globale : il faut que Jésus mette la main sur la tête de chaque petit, avec un sourire, un mot spécial, un vœu pour son avenir.

Les apôtres s'impatientent et se constituent bénévolement commissaires de bon ordre. Leur Maître a tout de même autre chose à faire qu'à perdre son temps avec ces petits et il faut bien le défendre contre ces vénérations intempestives. Et un peu rudement, comme c'est dans leur sang de vieux pêcheurs habitués aux pénibles besognes, du geste et de la voix ils écartent pêle-mêle mamans et enfants.

Ils doivent même apporter dans leur service bien intentionné quelque mauvaise humeur, puisque l'Evangile note que Notre-Seigneur s'indigne : *Indigne tulit.* Tout à leur zèle, les apôtres ne s'en aperçoivent pas. C'est alors que Notre-Seigneur prononce la parole d'amour indéfiniment répétée depuis : « Laissez les petits enfants venir à moi, ne les écartez pas, » dans laquelle se trahit l'inclination de son cœur vers les enfants.

Et pourquoi cet amour du Christ pour les petits ? — Il l'a révélé en ajoutant à cette parole d'amour

II. — *Une parole d'éloge*

« *Le royaume du ciel appartient à ceux qui leur ressemblent,* » dit-il. L'amour de Notre-Seigneur pour les enfants a donc une autre source que le nôtre, ou du moins une source plus pure.

Trop souvent, ce qui attire presque exclusivement dans l'enfant, c'est la grâce de son âge, la fraîcheur de son visage, la limpidité de son regard, le charme des boucles soyeuses de ses cheveux. Nous nous arrêtons au sensible et à l'humain. Le regard de Jésus va jusqu'à l'âme et au divin. Comme le remarque l'Evangile, ce qui vaut à ces chers petits la tendresse de Jésus, ce n'est pas précisément leur âge ; ce sont les dispositions intérieures, la condition morale, l'état d'âme de cet âge : *Talium est regnum Dei.* Le royaume du ciel appartient à ceux qui leur ressemblent.

Certes, ils ont leurs défauts. La Fontaine a dit : « Cet âge est sans pitié. » Il aurait pu prolonger l'énumération : l'enfant est étourdi, tapageur, sans soucis... Mais au-dessous de cette mobilité de surface, quel fond très riche de vertus naturelles toutes neuves, que la vie n'a encore ni ternies ni durcies, et qui sont comme les pierres d'attente du royaume du ciel, c'est-à-dire du règne de Dieu en nous !

Dans leur esprit, c'est la simplicité, l'absence de doute et de discussion, l'acquiescement facile aux enseignements de tous ceux qui sont plus grands qu'eux. Comme ils ne doutent pas un instant des explications de leurs chers parents à leurs innombrables « pourquoi », ils ne sont pas non plus le moins du monde embarrassés de croire que Dieu existe en trois personnes, que c'est le bon Jésus qu'ils reçoivent dans la communion, qu'il y a un enfer comme il existe un ciel. Quelle différence avec nos intelligences d'adultes, si facilement raisonneuses et si volontiers sceptiques !

Dans leur volonté, c'est la confiance, l'abandon tranquille, l'habitude de dépendre entièrement de leurs parents et de recourir à eux pour des riens. C'est si souvent et pour tant de choses que l'enfant appelle sa mère, qu'elle finit par lui dire : « Tu m'ennuies. » Quelle différence encore avec notre présomptueuse confiance en nous, en nos manières de voir, en notre savoir-faire : l'idée ne nous vient pas de recourir à notre Père du ciel par la prière !

Dans leur cœur, c'est la pureté, l'innocence, la limpidité de l'eau à sa source. Sans doute c'est vertu inconsciente et sans lutte. Mais quelle différence toujours, pour le regard de Dieu, avec nos âmes à nous, dont la beauté baptismale est le plus souvent fanée quand elle n'est pas souillée !

Pour tout cela Jésus aime le cœur de l'enfant, d'un amour très tendre que manifestent ses baisers à ces petits.

III. — *Une parole de protection*

« ...Pour qui aura scandalisé un seul de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait être précipité au fond de la mer, avec une pierre meulière au cou. » (Math., XVIII, 6).

Même dans le monde païen, qui n'aima pas l'enfance, il se trouva des hommes pour défendre les

droits de sa faiblesse. Le mot de Juvénal est justement célèbre : « *Maxima debetur puero reverentia.* Le plus grand respect est dû à l'enfant[1]. » Et pourtant, même ce poète dont l'indignation contre les vices de Rome inspira la verve, n'a pas trouvé les mots vengeurs du Christ pour flageller le scandale des petits.

Ce qui provoque au Cœur de Jésus cette sainte colère, c'est qu'il y a dans pareil scandale une perversité plus grande : ce scandale s'en prend à des âmes sans soupçon du danger, il s'attaque à des petits êtres sans défense, il tue ou du moins compromet dans sa fleur tout l'espoir de l'avenir.

Comprend-on l'effroyable destinée qu'en cette image si familière et si réaliste l'Ami des enfants réserve à ceux qui pervertissent la foi, la confiance, la pureté qui le ravissent et qu'il exalte ?

* *

Si nous avons ici la révélation d'un des plus charmants aspects des tendresses du Sacré-Cœur, que la grâce de cette scène ne nous cache pas les grandes leçons qu'elle comporte !

« Laissez venir à moi les petits ! » Combien de parents refusent à leurs enfants l'audience et les embrassements de Jésus ! L'instruction religieuse passe après tout le reste et la communion précoce n'est encore qu'une exception.

« Le royaume du ciel appartient à ceux qui leur ressemblent ! » L'éducation se pervertit en adoration du fils unique. Par ailleurs, notre civilisation orgueilleuse est aux antipodes de l'enfance spirituelle.

« Pour qui aura scandalisé un seul de ces petits..., mieux vaudrait d'être précipité au fond de la mer. » Et le scandale s'étale partout sous les yeux de l'enfant, au cinéma, dans l'illustré, sur la rue. Et l'on s'étonne de la perversité et de la criminalité enfantines !

Rendons Jésus aux enfants qu'il a tant aimés, si nous ne voulons pas voir nos mœurs de civilisés faire retour à la barbarie antique.

Car, remarquons-le bien, la situation faite aujourd'hui à l'enfant a commencé avec l'Evangile.

On s'étonne presque de la célébrité de la parole de Jésus, qui semble si naturelle : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Aujourd'hui l'enfant n'est-il pas aimé et choyé ? Oui, il l'est à notre époque, héritière de dix-neuf siècles d'Evangile et imprégnée de son esprit. Mais alors le « Laissez venir à moi les petits enfants » était assez nouveau. La révolution qu'il introduisait dans les mœurs lui acquit sa célébrité.

En Grèce, on fabriquait tout exprès des vases d'argile, en forme de coquille, pour l'exposition des enfants. A Rome, la Loi des XII Tables commandait de tuer l'enfant mal conformé. Clément d'Alexandrie nous montre des dames romaines nourrissant des poulets avec une sollicitude maternelle et exposant les enfants qui naissaient dans leur maison. Et chaque fois que la société s'éloigne du Christ, de son Evangile, de son Eglise, nous la voyons retourner à sa barbarie macabre.

Pendant notre grande Révolution, tel général, « par passe-temps et pour essayer le tranchant de son sabre, coupe en deux des enfants à la mamelle par *distraction patriotique,* » tel autre « les saisit par une jambe et les fend par moitié comme un boucher fend un mouton[1]. » On a calculé que le seul Carrier avait fait périr trois cents enfants dans ses horribles noyades de Nantes[2]. Et les journaux nous ont-ils assez fait frémir d'horreur sur le sort des petits enfants en Russie soviétique ? « Je n'ai pas entendu un enfant rire dans toute la Russie, » affirme un prêtre catholique allemand, retour d'une enquête là-bas[3].

Entre le père païen et le père chrétien, entre le premier qui jette froidement son enfant à la rue comme un immondice, et l'autre, le père d'Origène, qui baise religieusement la poitrine de son fils devenue le sanctuaire de la divinité, il y a le « Laissez venir à moi les petits enfants » du Christ qui a tant aimé les enfants des hommes.

[1] Satire XIV, 47.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

(11 février)

POURQUOI LES APPARITIONS DE LOURDES

Mes frères,

Par un privilège qui constitue un fait très rare dans les annales de la liturgie, le Souverain Pontife Pie X a bien voulu étendre à l'Eglise universelle la fête des Apparitions de Notre-Dame de Lourdes, montrant par cet acte tout à la fois sa dévotion pour la Vierge Immaculée et son amour pour la France. Nous qui savons que Dieu dirige avec une souveraine sagesse les destinées de son Eglise, nous devons penser que ce n'est pas au hasard que la Vierge immaculée a attendu le siècle dernier pour se montrer aux hommes et que ce n'est pas non plus sans raison qu'elle a choisi la France pour le lieu de ses Apparitions, et il nous est bien permis, sans encourir le reproche de témérité, de rechercher les raisons qui ont pu déterminer la conduite de Dieu. Les manifestations de la T. S. Vierge et le culte que l'Eglise rend à son Immaculée Conception ne seraient-ils pas pour les chrétiens de puissants préservatifs contre les tendances matérialistes qui les envahissent de plus en plus ?

I

En donnant à l'homme l'intelligence, Dieu l'a enrichi d'une faculté puissante, mais aussi dangereuse. Aidé de ce précieux instrument d'investigation que Dieu lui a départi, l'homme se prend à étudier la nature, il en pénètre les lois, il en me-

[1] Biré, *La Révolution et l'enfance*, p. 82.
[2] J. Guiraud, *Croix* du 20 avril 1928.
[3] *The Commonweal*, 11 mai 1932.

sure les forces ; bien plus, ces forces, il se prend à les dompter, à les asservir, à les plier à ses besoins.

Le siècle dernier s'est distingué sous ce rapport. Pour marquer ses conquêtes, il s'est glorifié des noms les plus pompeux ; il s'est appelé tour à tour le siècle de la vapeur, le siècle de l'électricité, le siècle de la lumière, le siècle du progrès, se complaisant peut-être dans ses découvertes avec une vanité puérile et semblant parfois s'imaginer qu'avant lui l'humanité avait croupi dans la plus profonde ignorance. Certes, on ne peut nier les progrès étonnants, les découvertes merveilleuses que notre époque a réalisés, et si, jetant un coup d'œil en arrière, on se rappelle les transformations accomplies depuis un siècle, il est impossible de ne pas être en admiration devant le génie humain.

Si d'heureux résultats ont suivi ces conquêtes de l'homme, ne pourrions-nous pas constater des conséquences moins heureuses ?

Et d'abord, ces progrès ont exagéré dans l'esprit de l'homme l'idée de son importance. Pénétrant plus avant dans les secrets de Dieu, l'homme aurait dû concevoir une plus haute idée de la puissance et de la sagesse du Créateur. Le champ de ses connaissances s'étendait sans doute, mais l'immensité même de ce champ effrayait le savant, et, mesurant à sa courte vie les conquêtes qui lui restaient à faire, celui-ci, pour ne pas se consumer en stériles efforts, devait se cantonner dans une région de la science de plus en plus étroite. Cette spécialisation même attestait la faiblesse de son esprit impuissant à tout embrasser. Alors des lèvres de tout savant aurait dû jaillir cette exclamation que poussait Ampère à l'heure où il rédigeait ses beaux mémoires sur l'électricité qui faisaient l'admiration de l'Europe et où, saisi par les merveilles qu'il découvrait, il prenait affectueusement les mains de son ami Ozanam en s'écriant : « Dieu seul est grand, mon enfant, Dieu seul est grand ! » Hélas ! il faut bien reconnaître que trop souvent l'homme s'est infatué de son propre mérite et n'a pas toujours fait monter vers Dieu le tribut de ses hommages reconnaissants.

En second lieu, ces progrès des sciences ont développé chez l'homme l'amour du bien-être. Il n'y a pas à le nier, aujourd'hui la vie est plus douce, plus confortable qu'elle n'était il y a cent ans. Faut-il le regretter ? En soi, évidemment non. Mais une conséquence presque rigoureuse de l'amour du bien-être, c'est l'attachement à la vie terrestre, c'est l'oubli des biens éternels. Les commodités de la vie n'impressionnent pas notre âme, la partie la plus noble de notre être. Je ne veux pas dire que les progrès réalisés par les sciences, en étendant le champ de nos connaissances, n'aient apporté aucune satisfaction à nos facultés intellectuelles ; je crois, au contraire, que l'intelligence d'un Pascal ou d'un Bossuet éprouverait en notre siècle des joies plus pleines ; mais les satisfactions les plus appréciées de toutes celles que nous ont apportées les progrès des sciences sont des satisfactions d'ordre matériel, celles qui flattent le corps et qui caressent les sens. Faut-il s'étonner dès lors que l'âme devienne l'esclave de ce corps ainsi choyé et que l'homme, se trouvant suffisamment heureux sur la terre, ne se soucie guère d'aller dans une vie future goûter des joies plus pures et plus douces sans doute, mais qu'il lui faut payer au prix de tant de sacrifices ? Ne lui vient-il jamais à la pensée de laisser volontiers à Dieu son ciel et son éternité, pourvu qu'il ne ménage pas les douceurs de la vie présente ?

Enfin, les progrès réalisés ont eu pour un trop grand nombre une conséquence plus triste encore, à savoir la négation de Dieu et du surnaturel.

Les sciences qui ont réalisé les progrès les plus marqués sont surtout les sciences physiques et naturelles. Non que les sciences mathématiques soient restées stationnaires, — leurs progrès sont même la condition des applications industrielles des autres sciences, — mais elles restent d'ordinaire le partage des initiés. Les sciences de la nature sont au contraire plus facilement accessibles à tous. Or, ces sciences ont pour objet des faits que le savant doit grouper de manière à dégager la loi qui les régit. Ces faits, le savant doit les observer souvent, les contrôler ; parfois même, il les reproduit en déterminant lui-même les conditions de leur réalisation. Or, dans l'observation comme dans l'expérimentation, les sens ont à jouer un rôle important. N'est-il pas à craindre dès lors que le savant, habitué à se servir du témoignage de ses sens, arrive à n'admettre comme seule réalité existante que celle qu'il voit et qu'il touche ? Et en fait, le pas a été franchi.

N'allez pas croire que je veuille insinuer que la grande majorité des savants se sépare de la religion. Il n'en est rien, et en parcourant, par exemple, la liste des membres de l'Institut au siècle dernier, je pourrais faire défiler devant vous une belle pléiade de savants spiritualistes et chrétiens, et de nos jours ils sont nombreux, les membres de nos Académies qui, non contents de repousser tout conflit entre la science et la religion, reconnaissent même leur harmonieux accord. Mais il ne m'en coûte pas de le dire, tous les savants n'apportent pas dans leurs recherches la rigueur expérimentale d'un Claude Bernard ou d'un Pasteur ; tous ne sont pas aussi réservés dans les conclusions qu'ils tirent de leurs recherches ; un trop grand nombre en arrivent à ne croire qu'aux réalités sensibles.

Or Dieu ne se voit pas de nos yeux, l'âme ne se rencontre pas au bout du scalpel de l'anatomiste ; aussi ils raisonnent mal, ceux qui posent en principe qu'il n'y a de réel que ce qui se voit, que ce qui se touche ; ils faussent le caractère des lois de la nature, essentiellement contingentes, et si, se retranchant derrière une prétendue immutabilité de ces lois, ils proclament (la parole a été dite) que si un seul miracle était prouvé, les savants n'auraient plus qu'à brûler leurs livres et à cesser leurs expériences, ne prononcent-ils pas la négation du surnaturel ?

Comment Dieu répond-il aux affirmations audacieuses de ces hommes qui abusent des facultés qu'il leur a données, pour le chasser de ce monde qui lui appartient ? En affirmant le surnaturel dans une de ces manifestations grandioses comme l'histoire en présente peu d'exemples.

II

Les origines sont humbles, les débuts modestes, comme dans toutes les œuvres divines. Parfois, l'histoire nous l'atteste, Dieu s'est montré à des foules nombreuses. Ici, c'est sa Mère, la Vierge bénie, qui daigne apparaître. Et à qui se montre-t-elle ? A une commission de savants ? Ce n'est pas l'ordinaire des procédés divins. Non que les savants doivent être exclus de pareilles manifestations ; ils viendront à leur tour pour contrôler les faits, les discuter et par leur impartialité affirmer la manifestation divine.

Dieu choisit d'ordinaire pour accomplir ses desseins, nous dit l'Apôtre S. Paul, *ignobilia, contemptibilia mundi,* ce qu'il y a de plus humble, ce que le monde dédaigne au point de le mépriser. A Lourdes, son choix se porta sur une enfant de quatorze ans et une enfant du peuple, la fille d'un meunier. Quel être plus impressionnable qu'une jeune fille ? Et ne semble-t-il pas que Dieu fait la partie belle à ceux qui voudront traiter ces visions de pures hallucinations ?

Cette jeune fille voit seule la Vierge Marie, non pas une fois, mais dix-huit fois. Aussitôt que se répand le bruit des premières apparitions, la foule, avide de s'informer et piquée par la curiosité, suit la jeune fille vers les roches Massabielle. Les assistants ne voient pas l'Apparition sans doute, mais ils sont témoins de la transfiguration de la jeune fille. Son médecin l'assiste fréquemment ; il est là près d'elle, en particulier pendant la fameuse scène du cierge où Bernadette, ravie en extase, reste un quart d'heure la main au-dessus de la flamme d'un cierge sans ressentir la moindre brûlure.

La jeune fille parle des communications qui lui sont faites ; on l'écoute, on la croit. Elle a d'ailleurs le ciel à son service pour appuyer sa parole. Sur l'invitation de l'Apparition, elle a fait jaillir du rocher une source, et cette source guérit les maladies les plus rebelles à tous les remèdes de la science médicale. Un chimiste éminent, professeur à la Faculté de Toulouse, analyse minutieusement l'eau de cette source : sa composition est celle de l'eau ordinaire, impossible d'y surprendre la moindre substance douée de propriétés curatives. Et cependant les guérisons s'affirment nombreuses et instantanées.

La foule se porte de plus en plus vers ces lieux où la Sainte Vierge s'est manifestée ; l'autorité ecclésiastique doit s'en préoccuper. Une commission est nommée par l'évêque de Tarbes. Car s'il est interdit à l'homme de refuser d'obéir à Dieu quand Dieu lui parle, c'est le devoir de l'homme cependant de s'assurer que Dieu a vraiment parlé. Prêtres remarquables par leur science théologique et leur piété, médecins savants composent cette commission. Pendant quatre années, celle-ci examine les faits, interroge la voyante, convoque les témoins, fait venir les miraculés, constate les guérisons, s'entoure en un mot de toutes les garanties avant de dresser les procès-verbaux, et après quatre ans, l'Evêque, dans une lettre solennelle, affirme l'authenticité des apparitions de Lourdes, soumettant son jugement à celui de l'Eglise.

L'année suivante, un écrivain auquel la Sainte Vierge avait rendu la vue, devenait l'historien de N.-D. de Lourdes. Il voulut rechercher les raisons de ce mouvement extraordinaire qui, sur la parole d'une enfant, amenait tant de milliers de visiteurs vers une grotte autrefois déserte et ignorée. Pour écrire son livre, il ne voulut se contenter ni des documents officiels, ni des lettres, ni des procès-verbaux, ni des attestations écrites. Il voulut, autant que possible, tout connaître, tout voir par lui-même, faisant de longs voyages à travers la France pour interroger tous ceux qui avaient figuré soit comme personnages principaux soit comme témoins dans les événements qu'il avait à raconter, voulant contrôler les récits les uns par les autres. Et son livre se répandit par centaines d'éditions dans l'univers entier, sans qu'on ait pu prouver l'inexactitude d'un seul des faits qui étaient affirmés.

Et depuis cette époque les foules accourent vers Lourdes. De tous les points de la France, de toutes les nations de l'Europe, et de toutes les parties du monde, les pèlerins affluent pour visiter ces lieux sanctifiés par la présence de Marie, et les conquêtes de la science, en multipliant les moyens de communication, ont rendu plus grandioses ces manifestations en l'honneur de la Vierge Immaculée.

Les guérisons ne s'arrêtent pas. En 1882, pour les contrôler plus rigoureusement encore, a été fondée à Lourdes une sorte de clinique du miracle, le *Bureau des constatations médicales.* Une guérison est-elle signalée ? le Bureau la contrôle immédiatement. Si le malade guéri reste plusieurs jours dans la ville, le Bureau le convoque matin et soir. Si le cas est important, le Bureau suit l'intéressé dans son pays, provoque des enquêtes et le fait revenir pendant plusieurs années. Le Bureau des constatations est ouvert à tous les hommes compétents qui désirent s'instruire, surtout aux médecins. En vingt-cinq ans, près de trois mille docteurs y sont passés, dont quatre cents de l'étranger, et parmi eux cinquante professeurs de Facultés français ou étrangers. Les guérisons sont constatées, et s'il y en a parmi elles qui puissent s'expliquer par des causes naturelles, d'autres ne supportent pas une semblable explication et l'intervention surnaturelle est la seule cause possible.

L'Eglise, vous le comprenez, n'a pu se désintéresser d'une manifestation religieuse aussi surprenante. Toujours prudente dans ses jugements, elle a attendu longtemps avant de se prononcer,

et même elle n'a pas, au sujet de Lourdes, prononcé un de ces jugements solennels revêtus du caractère de l'infaillibilité. Son jugement n'est pas douteux cependant : Pie IX a voulu se faire représenter par un légat aux fêtes du couronnement de N.-D. de Lourdes ; Léon XIII a permis à tous les diocèses de France de célébrer la fête des Apparitions de la Vierge Immaculée ; Pie X a étendu cette fête à l'Eglise tout entière et a désigné le cardinal de Bordeaux pour le représenter en qualité de légat aux fêtes du cinquantenaire.

Vous entrevoyez maintenant l'économie du plan divin. A ce siècle dont les regards semblent se fixer à la terre, qui s'épuise à chercher pour ses sens de plus en plus raffinés des plaisirs nouveaux, Dieu montre en la Vierge Marie une créature qui n'a jamais connu les convoitises de la chair ; à ce siècle qui ne veut pas du miracle et du surnaturel, Dieu présente le miracle et le surnaturel en permanence.

Une question, j'en suis sûr, se présente à vos esprits curieux. Puisque, direz-vous, les Apparitions de Lourdes sont confirmées par un si grand nombre de faits miraculeux, comment se fait-il qu'il y ait encore des hommes intelligents qui ne croient pas au surnaturel ?

Un des miraculés, celui qui fut l'historien de N.-D. de Lourdes, va vous expliquer en partie cette anomalie. M. Lasserre, atteint d'une grave infirmité aux yeux, se voyait menacé de perdre la vue. Un de ses amis, protestant (le détail est à signaler), ému de sa triste situation, lui conseilla de demander sa guérison à la Vierge de Lourdes ; il alla même jusqu'à le prier de se mettre en état de mériter la grâce qu'il sollicitait et par suite de préparer son âme par une bonne confession, conseil qui ne laissait pas d'être étrange de la part d'un protestant. « Que veux-tu, répondait ce dernier, je suis un homme de science, et dès lors que tu fais une expérience, il ne faut omettre aucune des conditions capables d'en assurer le succès. »

Lasserre tardait à se rendre aux sollicitations de son ami, qui, ennuyé de ces hésitations, lui dit un jour : « Mais tu as donc peur de ne pas obtenir ta guérison si tu la demandes ? » — « Non, reprit Lasserre, je vais t'avouer la vérité. La foi ne me manque pas, mais un miracle comme celui dont je pourrais être l'objet m'imposerait l'obligation de devenir un saint ; ce serait une responsabilité terrible et je suis si lâche qu'elle me fait peur. Tu imagines que je crains de voir le miracle ne pas réussir ; détrompe-toi, j'ai peur qu'il réussisse. »

* *

Tel est, m. f., trop souvent l'état d'âme de ceux qui nient le surnaturel ; ils n'examinent pas si Dieu a parlé parce qu'ils ont peur de reconnaître sa voix et que si sa parole était reconnue, des obligations impérieuses s'imposeraient à leur volonté ; il faudrait briser des liens qui tiennent au plus intime de l'âme.

Vous qui croyez, plaignez ces aveugles volontaires et priez pour eux. Pour vous, avec tous les catholiques de France, remerciez Dieu d'avoir montré une fois de plus, par la manifestation de Lourdes, sa prédilection pour notre pays. Apprenez à voir toujours la main de la Providence dans tous les événements, surtout dans la vie de son Eglise. Sous quelque forme que Dieu vous parle, sachez reconnaître sa voix, ayez le courage de suivre ses inspirations et puissiez-vous, votre vie terminée, laisser tomber de vos lèvres cette parole que prononçait un jour celui qui devint le cardinal Newman : « Je n'ai jamais péché contre la lumière. » Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE DE LA SAINTE-ENFANCE

LE SORT MALHEUREUX DES ENFANTS PAÏENS

Mes chers enfants,

Un grand personnage, écrivant ses Mémoires, mit en tête ces mots : « Histoire de tout le bien que Dieu a fait à mon âme. » Et vous aussi, si vous vouliez écrire l'histoire de votre vie, ne pourriez-vous pas l'intituler de la même manière et l'appeler l'histoire de tout le bien que Dieu a fait à vos âmes ? Car qu'est-ce que votre existence ? N'est-ce pas une longue série de bienfaits que Dieu vous prodigue à tout instant ? Qu'il me soit permis de vous les rappeler en quelques mots.

* *

1. Et d'abord, *où* êtes-vous venus au monde ? quel pays a été votre berceau ? en quelle contrée s'écoulent les jours de votre enfance ? dans quel milieu êtes-vous élevés ?

C'est en France, dans un pays chrétien, et en cette excellente paroisse de C., qui est toujours restée si fidèle à Dieu et si attachée à la religion. Quelle grâce Dieu vous a faite là ! Quel amour de préférence il vous a témoigné ! Quel sujet de reconnaissance pour vous si vous comparez votre sort à celui de tant d'autres enfants qui sont nés au sein de l'idolâtrie, en pays infidèle, de parents païens, et qui, comme dit la Sainte Ecriture, resteront toute leur vie sans doute assis, plongés dans les ténèbres et les ombres de la mort spirituelle !

2. A peine venus au monde, on vous a portés dans cette église, sur les fonts du baptême. Vous êtes devenus aussitôt les bien-aimés de Dieu, les frères de ésus-Christ, les enfants de la Sainte Vierge, les protégés des bons anges, les membres de l'Eglise, les héritiers du ciel.

Quels titres glorieux pour vous ! Grâces de toutes sortes : sacrements, indulgences, suffrages des saints, encouragements de la religion ici-bas, bonheur sans fin, gloire immortelle du paradis : voilà, si vous le voulez, quel est votre partage.

Tandis que les pauvres petits infidèles, ah ! que leur sort est différent ! qu'ils sont à plaindre ! La tache originelle n'ayant pas été effacée de leur âme, Dieu ne peut les regarder avec amour ni bienveillance. Privés de tous les secours dont vous jouissez, tous les penchants de la mauvaise nature

se développent en eux ; ils vivent dans le mal, et l'éternité qui les attend, c'est l'enfer avec ses tourments épouvantables.

3. Dans notre sainte Religion, tout conspire, semble-t-il, à vous rendre heureux. Quand vous entrez dans cette église, quel spectacle avez-vous devant les yeux ? De belles statues qui semblent vous sourire : la Sainte Vierge et S. oseph avec leur petit Jésus, Notre-Seigneur vous montre son cœur. Puis c'est la petite lampe du sanctuaire qui vous avertit que votre Dieu est là ; et la porte dorée du tabernacle derrière laquelle se cache votre divin Ami, ce bon Sauveur qui, par amour pour vous, reste là nuit et jour pour vous accueillir, vous écouter, vous bénir quand vous venez le prier. Enfin, ce sont de belles fêtes, des chants harmonieux, des fleurs et des lumières à profusion, des ornements magnifiques et des prêtres pleins de bonté qui intercèdent pour vous, qui vous pardonnent vos péchés, qui vous prêchent la confiance et l'amour du bon Dieu.

Allez maintenant chez les païens de la Chine, de l'Afrique ou de l'Océanie. Quelle différence ! Dieu, qu'est-ce pour les pauvres petits enfants de ces pays-là ? C'est un être méchant, jaloux, irascible et vindicatif, dont les colères sont terribles, les instincts cruels et sanguinaires et la vengeance impitoyable. Dieu, on en a peur, on ne l'aime pas. Les prêtres sont de vilains sorciers dont on achète à grands frais les services et les incantations magiques pour apaiser la fureur de la divinité. Et si vous entrez dans leurs temples, quel spectacle ! Une musique stridente, des cris de fauve, des cérémonies grotesques, des idoles hideuses à la figure grimaçante, des morceaux informes de bois ou de métal. Voilà la religion de ces pauvres gens. Voilà ce qu'ils croient, voilà ce qu'ils pratiquent, voilà ce qu'ils adorent, voilà ce qu'ils redoutent.

4. Vous jouissez encore, mes enfants, d'un autre bienfait inappréciable. Vous avez un père plein de dévouement et de tendresse pour vous, une mère qui est un ange de douceur et de bonté.

Comme ils vous aiment, vos parents ! quel soin ils prennent de vous ! quelle sollicitude de tous les instants, pour que rien ne vous manque, pour que vous soyez bien nourris, convenablement vêtus, soigneusement instruits et élevés, parfaitement heureux, en un mot. Quelle attention à écarter loin de vous tout ce qui pourrait vous nuire : la maladie, la fatigue, le vice sous toutes ses formes, les mauvaises compagnies, les mauvais exemples !

Tel n'est pas le sort des petits païens, loin de là ! Leur père fait à peine attention à eux. C'est un tyran qui a droit de vie et de mort sur ses enfants et qui en use quand cela lui plaît.

Dans ces tristes pays, il y a des mères si méchantes, si dénaturées qu'elles jettent parfois leur nouveau-né dans la rue, l'abandonnant à la voracité des pourceaux qui errent pendant la nuit.

La vie de famille est inconnue parmi ces pauvres gens. Les hommes ont chacun plusieurs femmes et les femmes appartiennent à plusieurs hommes à la fois. Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est la dure condition dans laquelle gémissent les petits nègres. .e veux parler de l'esclavage. Représentez-vous, au centre de l'Afrique, un village composé de noirs. Ils vivent là tranquillement, lorsqu'un jour, à l'improviste, on les attaque, on les cerne, on les fait prisonniers, on les vend à des marchands d'esclaves, comme un vil bétail. Et les voilà séparés les uns des autres, emmenés bien loin, le père d'un côté, la mère d'un autre, les enfants çà et là, pour ne plus jamais se revoir. N'est-ce pas bien triste ?

5. Après les joies de la famille, qu'y a-t-il de plus charmant et de plus doux que les joies de l'amitié ? Heureux enfants, vous les connaissez, vous les goûtez, ces pures jouissances, vous dont la vie se passe au milieu de camarades tous plus aimables, plus dévoués, plus obligeants les uns que les autres. Dans vos rapports avec le monde, n'est-ce pas aussi, généralement du moins et à peu d'exceptions près, la même franchise, la même cordialité, la même obligeance ?

Eh bien ! ce n'est pas la même chose partout. Si vous franchissiez l'Océan, si vous pénétriez dans les déserts de l'Afrique centrale, vous verriez des sauvages jaloux les uns des autres, fourbes, toujours en discussion, toujours en guerre, et se frappant, se blessant, se tuant pour des riens. Il y en a même parmi eux qui poussent la barbarie jusqu'à manger de la chair humaine.

Mes chers enfants, que vous devez vous estimer heureux en comparant votre sort à leur sort ! Mais à qui, dites-moi, devez-vous votre bonheur ? Qui vous a fait tant de grâces et témoigné tant de bonté ?

C'est celui dont la douce image préside cette réunion, c'est notre bon Sauveur Jésus qui vous a acheté tous ces privilèges, en répandant son sang et en mourant pour vous. Car, ne vous faites pas illusion, sans lui, sans son intervention, sans son sacrifice, vous seriez plongés dans les mêmes ténèbres, dans les mêmes vices, dans les mêmes infortunes que les pauvres païens. Avant lui, la Gaule, l'ancienne France, ressemblait aux pays que je viens de vous décrire et ses habitants à leurs habitants.

Offrez donc à Jésus, votre divin Rédempteur, toute l'affection, toute la reconnaissance dont vos cœurs sont capables. Consacrez-vous à lui, donnez-vous à lui, attachez-vous à lui, et vous ne serez jamais coupables envers lui de cette abominable ingratitude qui s'appelle le péché mortel.

Mais c'est trop peu pour vos cœurs affectueux et reconnaissants d'aimer Jésus et de lui demeurer fidèles. Vous voudrez encore lui gagner des cœurs, lui procurer des adorateurs nouveaux et multiplier le nombre de ses enfants.

Tout à l'heure vous vous êtes apitoyés sur le sort des pauvres petits païens. Eh bien ! avec votre compassion, faites pour eux l'aumône de vos prières et l'abandon de quelques petits sous,

afin qu'ils soient recueillis par les missionnaires, qu'ils soient baptisés, qu'ils aillent au ciel prier pour vous et vous préparer une place auprès d'eux dans ce beau séjour. Ainsi soit-il.

A L'OCCASION D'UNE MISSION

I

ANNONCE DE LA MISSION

Mes frères,

La Sainte Eglise, qui connaît les besoins des âmes, fait à tous les pasteurs une obligation grave de procurer au moins tous les dix ans à leurs paroissiens le bienfait d'une Mission. Il me tardait de satisfaire à ce devoir de ma charge. Depuis vingt ans, par suite du décès de deux de ses curés, et surtout à cause des troubles de la guerre, C. a été privé de cette grâce insigne. L'heure est venue de nous mettre en règle avec les lois de l'Eglise.

Nous allons donc enfin avoir notre Mission, comme tant d'autres paroisses voisines. Elle commencera le... pour durer jusqu'à... et sera prêchée par deux religieux éminents par leurs vertus, leur zèle et leur esprit apostolique.

* *

Réjouissons-nous, m. f., car la Mission, c'est le jour de la visite du bon Dieu ; la Mission, c'est le passage du divin Maître parmi nous ; la Mission, c'est le temps propice par excellence pour nos âmes ; la Mission, c'est l'époque du salut et des grâces abondantes.

Cultivateurs qui m'écoutez, vous le savez bien, il y a des jours plus particulièrement féconds pour la terre que vous ensemencez : ce sont les jours où la pluie tombe sur vos sillons, à l'automne et au printemps surtout, quand la pluie dure plusieurs semaines. Telle est une Mission. Pendant trois semaines entières, le ciel va demeurer ouvert et Dieu en fera descendre tous les trésors de sa grâce : exhortations multipliées des prédicateurs, conseils appropriés de confesseurs extraordinaires, remords salutaires, bons exemples réciproques, cérémonies pieuses et touchantes, prières en commun, tout sera mis en jeu pour la conversion des pécheurs. Ce sera comme un véritable déluge de faveurs spirituelles et de bénédictions divines.

Et c'est vous, m. f., qui allez être les heureux bénéficiaires de cette grâce. Comprenez-vous ce don du ciel ? Appréciez-vous votre bonheur ?

Que de fidèles, que de paroisses moins favorisés que vous sous ce rapport ! Ah ! si les populations idolâtres de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie, si les habitants à demi païens des faubourgs et de la banlieue de Paris avaient une Mission, combien en est-il parmi eux qui en profiteraient, qui seraient remués, touchés, qui feraient pénitence et se convertiraient ! — Ah ! si les damnés pouvaient revenir sur la terre et jouir du bienfait d'une Mission, comme ils emploieraient bien ce saint temps !

Ainsi en profitèrent vos ancêtres, les habitants de cette paroisse, à qui furent prêchées les Missions antérieures. Que les plus âgés d'entre vous rappellent leurs souvenirs. Qu'ils nous disent les belles manifestations de foi qui eurent lieu alors : l'église pleine d'assistants à toutes les réunions, les pécheurs revenant en foule à la pratique religieuse, la paroisse toute transformée.

Eh bien ! m. f., cette grâce que Dieu n'accorde pas à tout le monde, cette grâce dont profitèrent si bien vos aïeux, elle va vous être faite à vous incessamment. Voudriez-vous la laisser passer sans en recueillir les fruits précieux et salutaires ?

Tous n'en avez-vous pas besoin, grand besoin ?

Où sont-elles, les personnes, si pieuses qu'on les suppose, qui n'ont pas encore des défauts à corriger, des progrès à réaliser, des réformes à opérer dans leur caractère et dans leur vie morale La Mission vient leur apporter toutes les grâces de perfectionnement, d'avancement dans la piété qu'elles peuvent désirer.

Combien y en a-t-il parmi vous qui n'ont pour le bon Dieu que froideur et indifférence, qui se contentent de trop peu en fait de religion : une seule communion par an, une messe entendue à la hâte le dimanche, une courte prière à la maison quelquefois, ou plutôt peut-être la messe et la prière souvent omises ! Eh bien ! à ceux-là cette Mission vient apporter la grâce d'un renouvellement, d'un accroissement de vie chrétienne.

Combien peut-être aussi parmi vous ont depuis longtemps une conscience troublée, des doutes qu'ils ont toujours différé d'éclaircir sur telle ou telle manière d'agir ; combien, par fausse honte, n'osent pas avouer à leur confesseur ordinaire telle ou telle faute grave, et accumulent ainsi sacrilège sur sacrilège ! Eh bien ! la Mission vient leur offrir le moyen de remettre leur conscience en règle, en paix avec le bon Dieu.

Enfin, m. f., combien y en a-t-il dans cette paroisse qui depuis des années et des années ont abandonné le Dieu de leurs parents, le Dieu de leur baptême et de leur Première Communion ! Plus de prières, plus de messes, plus de Pâques, plus de religion. Eh bien ! la Mission vient apporter à ces pauvres prodigues le moyen, un moyen facile, de réparer le passé, de se réconcilier avec Dieu et d'assurer leur salut.

La Mission, en un mot, c'est Jésus qui passe, comme il passait autrefois en Judée et en Galilée, pour consoler les affligés, guérir les maladies de l'âme, ressusciter ceux qui sont morts aux yeux de Dieu. Profitons tous de son passage : il pourrait bien ne plus revenir. Combien de ceux qui assistaient à la dernière Mission ne sont plus ! Combien parmi nous pour qui cette Mission sera la dernière !

Oh ! m. f., je vous en supplie, au nom de vos intérêts les plus chers, au nom de votre âme immortelle qu'il faut sauver coûte que coûte, ne répondez pas par le silence ou par le dédain aux appels de Dieu, aux sollicitations de la grâce. Malheur à

ceux qui, dans cette circonstance solennelle et unique peut-être dans leur existence, endurciraient leur cœur et s'obstineraient dans la voie du mal ! La Mission, c'est Dieu qui fait entendre la voix de sa miséricorde ; mais si vous ne l'écoutez pas, il vous fera entendre un jour la voix de sa colère et de sa vengeance.

* *

A l'œuvre donc, m. f., et tous pleins d'ardeur, de confiance et de bonne volonté, tous unis dans la prière, la charité fraternelle et l'amour de Dieu, n'ayons qu'une pensée, qu'un désir, qu'un but : je veux sauver mon âme, je veux profiter de la grâce qui m'est offerte, je veux faire ma Mission.

II

APRÈS LA MISSION

Mes frères,

C'est une saison bien belle que l'été. Point de temps froid, point de jours sombres. Sous les chauds rayons du soleil, la nature entière s'anime, les fleurs s'épanouissent, tous les êtres de la création se sentent vivre. Mais, à mon avis, il y a une autre saison non moins belle que l'été : c'est l'automne. Si la température y est moins chaude, si les jours commencent à décroître, si les fleurs ne brillent plus, tout cela n'est-il pas largement compensé par la récolte des fruits Car qu'est-ce qu'une fleur sans fruit ? Quelque chose de brillant, mais de frivole ; une production charmante, mais inutile. Les fruits, voilà ce que vous attendez, ce que vous cherchez, ce que vous voulez avant tout, n'est-ce pas ?

Eh bien ! m. f., dans la vie chrétienne il se passe quelque chose de semblable. Il y a des temps où N.-S. Jésus-Christ, le divin Soleil de justice, verse sur nous en si grande abondance les rayons de sa grâce que nos cœurs en sont tout embrasés. Nous nous sentons alors fortement attirés vers Dieu, vers la religion, vers la prière, vers le bien. Et c'est en nous comme une splendide floraison de bons désirs, de pieuses émotions et de résolutions généreuses.

* *

Nous venons, m. f., de traverser une de ces époques privilégiées. Pendant les trois semaines qu'a duré la Mission, vous avez vécu dans une chaude atmosphère de piété, vous avez été sous le charme de belles cérémonies, vous avez entendu des exhortations touchantes, vous avez prié de tout votre cœur, vous avez purifié vos consciences, vous avez couronné le tout par une fervente communion. C'était le bon temps, l'été pour vos âmes, la saison des fleurs.

Très bien. Seulement, souvenez-vous que le bon Dieu ne se contente pas de nos sentiments, de nos émotions, de nos désirs, de nos résolutions, qu'il ne nous demande pas que des fleurs. Il veut des fruits, c'est-à-dire des actes, des vouloirs qui se prolongent, des conversions qui durent.

Et c'est maintenant, m. f., qu'il va falloir répondre à l'attente du divin Maître et lui donner ces fruits de vertu qu'il attend de vous.

Se pourrait-il que de la Mission qui vient de se terminer il ne restât que peu ou point de traces, qu'il en fût d'elle comme d'un feu de paille ou comme de ces brillantes illuminations dont vous avez été les témoins ravis, mais qui ne duraient qu'un court espace de temps ? Se pourrait-il qu'après tant de grâces reçues, tant de réflexions, tant de sermons, tant de prières, vous retombiez bientôt dans les mêmes fautes, dans la même tiédeur qu'auparavant ? Les raisons qui vous ont convaincus, les motifs qui vous ont déterminés à vous convertir auraient-ils donc perdu de leur force parce que les missionnaires ne sont plus là ? Les efforts qu'ils ont faits pour sauver vos âmes seraient-ils donc inutiles ? Et vous, m. f., pourriez-vous oublier vos promesses, renier vos serments ? Oseriez-vous infliger à Dieu cet affront, causer cette peine à vos prêtres, donner à votre conscience ce démenti ?

Non, m. f., je ne puis me résoudre à le croire, connaissant trop votre sagesse, votre bon cœur, votre esprit chrétien. J'espère que cette Mission, outre le délicieux souvenir qu'elle laisse à tout le monde, va créer dans la paroisse un renouveau de vie chrétienne et de ferveur et que, ce que vous avez fait pendant ces trois semaines, vous continuerez de le faire maintenant encore et toujours.

Ce que vous avez fait. Vous avez prié, vous avez récité le chapelet tous les jours. Soyez donc fidèles à vos prières du matin et du soir, et à la veillée dites le chapelet en famille : on vous l'a souvent recommandé.

Pendant la Mission, vous veniez tous les jours à l'église. Revenez-y donc encore avec le même empressement ; ne manquez plus la messe le dimanche. Mieux encore, assistez aux vêpres et sachez trouver des loisirs pour entendre la messe sur semaine, quand arrive le premier vendredi du mois, ou une fête de la Sainte Vierge, ou un de vos anniversaires, ou quand vous avez une grâce à demander à Dieu.

Pendant la Mission, vous avez affirmé votre foi sans respect humain, en venant adorer le crucifix et en vous approchant du Saint Tribunal et de la Table Sainte, comme de bons et vaillants chrétiens. Continuez donc à pratiquer ainsi votre religion, sans ostentation et sans peur. Communiez à Pâques, communiez aux grandes fêtes de l'année, communiez tous les mois, plus souvent encore : c'est là, et là seulement, que vous trouverez la paix, le bonheur et le salut.

En vous faisant ces recommandations le jour du premier janvier, est-ce que je ne vous offre pas les meilleurs vœux que je puisse former pour vous

Oh ! sans doute, nul plus que moi ne désire que vous soyez heureux, bien portants, comblés de toutes sortes de prospérités temporelles. Mais je suis prêtre, je suis le père de vos âmes, le pasteur de la paroisse. Et comme tel, mes regards et mes

vœux s'étendent plus loin, ils se portent vers des biens meilleurs que ceux de la terre.

Je sais que, seule, la religion peut combler tous vos désirs, consoler toutes vos peines, vous rendre parfaitement heureux. Et voilà pourquoi je vous souhaite surtout et avant tout d'être toujours de fervents chrétiens, de conserver soigneusement les enseignements que vous avez reçus pendant la Mission, de les mettre fidèlement en pratique, et de rester toujours fidèles à Dieu et à votre religion.

DOUZE CHEMINS DE CROIX

AVANT-PROPOS

Après *La prédication des choses qui nous entourent*, voici les prédications du Chemin de la croix.

Dieu, qui nous aime comme un bon Père et qui veut à tout prix nous avoir près de lui au ciel, nous a envoyé son Fils Jésus pour nous apprendre le chemin du salut.

Jésus, voulant être bien compris de tous, a mis un résumé bien simple, bien clair, de son enseignement, non pas en paroles, mais en actes, dans le dernier jour de sa vie : le jour de sa passion et de sa mort.

Aussi S. Paul, l'Apôtre des Nations, nous déclare qu'il ne sait qu'une chose : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié : « *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* » (I Cor., II, 2).

Nous allons donc, en parcourant douze fois les stations du Chemin de la croix, y recueillir la seule science nécessaire : la science d'une sainte vie et d'une bonne mort.

I

Pour apprendre à aimer Dieu

PRÉAMBULE

Une seule chose est nécessaire à l'homme : aimer Dieu de tout son cœur. C'est cet amour qui lui servira d'ailes pour s'envoler au ciel après sa mort. Or c'est surtout en suivant Jésus au Calvaire que nous apprendrons à aimer Dieu. Nous nous enflammerons du saint amour en voyant un Dieu souffrir et mourir par amour pour nous.

PREMIERE STATION

PAR AMOUR JÉSUS ACCEPTE SA CONDAMNATION AUX TORTURES ET A LA MORT

O merveille ! ô folie d'amour ! L'infini, le Tout-Puissant, le souverain Maître outragé indignement par l'homme, ver de terre, pur néant, se fait néanmoins le frère de ce néant en se faisant homme, et il accepte d'être condamné à mort par ce néant et pour ce néant, pour être puni à sa place, pour le réhabiliter et lui rendre tous les droits que lui avait donnés sa filiation divine et qu'il avait perdus par sa faute.

O amour ! ô amour incompréhensible !

DEUXIEME STATION

LA CROIX ET L'ARBRE DE VIE

Pour mieux faire sentir son amour Dieu veut que ce qui a servi à l'offense et à la chute serve à la réhabilitation et au relèvement. L'homme s'est perdu en mangeant, à l'instigation de la femme, le fruit de l'arbre défendu, voulant par là devenir semblable à Dieu. Eh bien ! Dieu a dressé devant l'homme tombé un nouvel arbre de vie : l'arbre de la croix. Sur cet arbre il a suspendu Jésus, le fruit béni du sein de la nouvelle Eve. L'homme déchu pourra cueillir ce fruit et le manger en se nourrissant de la chair et de la parole du Verbe crucifié et devenir semblable à Dieu.

O arbre, ô fruit béni de l'arbre, ô Vierge qui nous avez donné ce fruit, comme vous nous criez l'amour incroyable de Dieu pour nous !

TROISIEME STATION

LA CHUTE ET LE RELÈVEMENT PAR JÉSUS

Hélas ! l'homme racheté suit l'exemple de son premier père : il tombe en péchant.

Comme une mère qui, en apprenant son petit enfant à marcher, s'abaisse vers lui jusqu'à terre, Jésus a voulu prendre l'apparence de toutes nos faiblesses pour nous aider à y remédier ; il tombe pour nous apprendre et nous aider à nous relever quand nous tombons. De même qu'en naissant il est allé chercher l'homme animal jusque dans l'étable pour le diviniser, de même en tombant il vient nous prendre à terre pour nous remettre debout vaillants et forts.

O inventions de l'amour de mon Jésus, que vous êtes admirables !

QUATRIEME STATION

MARIE SUR LE CHEMIN DU CALVAIRE POUR DEVENIR NOTRE MÈRE

Jésus va à la mort, et sa mère se trouve sur son chemin pour l'accompagner jusqu'à la fin. Cette rencontre fut pour tous deux un affreux martyre. Par ce martyre accepté, voulu par Jésus et par elle, Marie a été associée à l'œuvre rédemptrice, elle nous a, avec Jésus et par Jésus, acheté la vie ; elle est donc devenue vraiment notre mère, de sorte qu'en nous donnant Jésus comme Sauveur par sa passion, Dieu nous a donné Marie pour mère avec toute la tendresse de son cœur maternel, le plus aimant des cœurs après celui de Jésus. Il sera donc dit, ô mon Dieu, qu'il ne manquera rien aux inventions de votre amour pour nous.

CINQUIEME STATION

LE CYRÉNÉEN OU JÉSUS NOUS OFFRANT SA CROIX

Jésus a voulu avoir avec lui Simon de Cyrène pour porter sa croix. Il veut aussi que nous ayons une part de sa croix à porter, une part de douleurs et de souffrances. Et en cela il nous donne encore la preuve d'un immense amour, car en nous offrant la croix et la souffrance, il nous offre ce qu'il a de meilleur pour nous dans notre état d'exilés d'ici-bas, pour nous faire arriver au ciel et nous y faire monter plus haut. En effet, depuis que Jésus a porté la croix, il en a fait l'instrument de salut. Depuis qu'il a souffert, il a divinisé la souffrance, il en a fait le grand moyen de conversion, d'expiation, de sanctification personnelle, de zèle et d'apostolat auprès des autres, une des meilleures jouissances du saint amour. O croix bénie ! Merci, mon Dieu, votre amour est allé jusqu'à changer pour nous le mal en bien.

SIXIEME STATION

JÉSUS NOUS OFFRE LE BEAU RÔLE DE VÉRONIQUE

O filles de Sion, accourez et contemplez avec ravissement le roi Salomon ceint du diadème dont l'a

couronné sa mère. La boue, les crachats et le sang qui couronnent le front de Jésus, sont un voile transparent à travers lequel brillent son amour, sa bonté et sa miséricorde infinis. Car s'il a reçu ces crachats et cette boue, s'il a versé ce sang, c'est uniquement par amour pour nous, c'est pour recevoir à notre place le traitement mérité par nous, c'est pour nous offrir, comme à Véronique, le rôle d'être ses consolateurs, pour pouvoir ensuite nous récompenser en imprimant mieux que sur le voile de Véronique sa divine ressemblance dans notre âme.

Oui, ô Jésus, nous comprenons l'étendue de votre amour et nous voulons réparer par le nôtre les outrages que vous recevez.

SEPTIEME STATION

LE REPROCHE DE L'AMOUR AUX INGRATS

Sur le point de sortir de Jérusalem, Jésus tombe une seconde fois. Ce qui le fait tomber, c'est surtout la peine qu'il éprouve de se voir rejeté et envoyé à la mort par sa cité chérie. Il nous répète ainsi la plainte qu'il exprimait par le psalmiste : « Si mon ennemi m'avait maudit, je l'aurais encore supporté ; mais toi, mon ami, qui ne devrais plus avoir qu'une âme avec moi, qui t'asseyais à ma table, c'est toi qui me rejettes et m'envoies à la mort par tes péchés ! » (Ps. LIV, 14).

O Jésus, pardonnez-nous d'avoir si mal répondu à votre amour.

HUITIEME STATION

LA MENACE DE L'AMOUR

Jésus, voyant pleurer sur lui les saintes femmes, leur dit : « Pleurez sur vous et sur vos enfants, car si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ? »

Ah ! c'est qu'il veut employer tous les moyens pour amener et garder les hommes à son amour. Il a employé les bienfaits et lès a semés à profusion. Maintenant il veut atteindre son but en inspirant une crainte salutaire : « Si mon Père du ciel punit ainsi en moi vos manquements à l'amour, qu'en sera-t-il de vous si, toujours rebelles, vous tombez enfin sous les coups de la justice infinie mise au service de l'amour outragé ? » Nous avons dans ces paroles la raison solide du dogme d'un enfer effrayant et des châtiments terribles que Dieu envoie quelquefois sur les méchants.

Craignons bien de mériter ces châtiments en ne répondant pas à l'amour de Dieu pour nous. La crainte nous mènera à l'amour.

NEUVIEME STATION

TROISIÈME CHUTE DU SAUVEUR : L'EXCÈS D'AMOUR

En arrivant au pied du rocher sur lequel il va être crucifié, Jésus tombe une troisième fois. Ce qui le fait tomber, c'est l'épuisement et la fatigue, c'est la vue du lieu où il va être immolé et la prévision des tourments épouvantables qu'il va endurer, mais c'est bien plus encore la peine de son cœur à la pensée de la méchanceté et de l'ingratitude des hommes et de la perte éternelle d'une multitude d'entre eux. Néanmoins il ne veut pas user de la toute-puissance qui est à son service pour se délivrer de tous ces maux. Il tombe accablé pour nous faire mieux sentir la grandeur de la peine qu'il endure, mais en même temps il s'offre généreusement à consommer son sacrifice. Il se laisse traîner, ne pouvant presque plus se soutenir, jusqu'au sommet du rocher.

O Jésus, c'est donc bien l'amour qui vous a amené là et un amour bien au-dessus de tout amour humain. Après cela combien nous serions coupables de ne pas vous aimer !

DIXIEME STATION

JÉSUS DÉPOUILLÉ NOUS APPREND LA PRATIQUE DE L'AMOUR

Avant d'être immolé, Jésus a voulu être complètement dépouillé. Ce dépouillement fut pour lui une souveraine humiliation et un atroce supplice. Pourquoi s'y est-il soumis ? C'est qu'il ne veut pas seulement nous demander notre amour ; il veut nous en enseigner la pratique. Il sait que notre amour s'égare facilement et qu'au lieu d'aller à Dieu il s'en va à la richesse, au plaisir sensuel, à la vanité. Voilà pourquoi, avant de mourir, Jésus nous apparaît couvert de plaies, totalement dépouillé et revêtu seulement de son sang, pour nous apprendre à mortifier notre chair, à nous détacher de cœur, et même quelquefois à nous dépouiller effectivement de tous les faux biens qui risquent de nous faire oublier Dieu.

O Jésus, faites-nous bien profiter de cette leçon.

ONZIEME STATION

LA CHAIR A CRUCIFIER PARCE QUE GRAND OBSTACLE A L'AMOUR

La chair qui veut dominer sur l'esprit en réclamant des satisfactions coupables est le grand obstacle à l'amour de Dieu et la cause de la damnation d'une multitude d'âmes. Voilà pourquoi Jésus attaché à la croix par quatre gros clous et suspendu ensuite uniquement par des plaies, a pendant trois longues heures enduré dans sa chair un supplice effrayant. Il a d'abord voulu ainsi expier en notre nom, mais il a voulu aussi nous mettre en défiance contre notre terrible ennemi qu'est notre chair et nous engager non seulement à la tenir en laisse, mais à la crucifier par la mortification de tous nos sens.

DOUZIEME STATION

JÉSUS MOURANT SUR LA CROIX

Les ennemis du Sauveur lui demandaient de descendre de sa croix pour croire en lui, mais nous, nous y croyons bien mieux en l'y voyant rester et y mourir par amour ; car c'est là qu'il est l'aimant qui attire tout à lui. C'est là en effet qu'il nous donne la souveraine marque d'amour, comme il l'a bien dit, car on ne peut faire plus pour ceux qu'on aime que de mourir pour eux. C'est, mort en croix, qu'il est ce qu'il y a de plus grand et de meilleur pour nous.

Elevé entre le ciel et la terre, il est le paratonnerre qui empêche les coups de la vengeance divine de nous atteindre. Souffrant et mourant, il est la caution qui paie pour nous et nous achète toutes les grâces ; immolé, il est l'holocauste qui rend tous les devoirs à son Père en notre nom ; exposé au sommet d'un rocher à tous les regards, il est le prédicateur éloquent qui, sans parler, prêche mieux que tous les prédicateurs ; montré aux hommes sur la montagne, il est le modèle de toutes les vertus qui font les grands saints, du renoncement, du détachement, de l'humilité, de la pauvreté, de la patience, de la chasteté, de la parfaite charité ; en un mot il est le beau livre où l'on apprend la science des saints.

O chrétiens, accourons au pied de la croix ; contemplons, réfléchissons, adorons, remercions, aimons,

mettons-nous sur la croix avec Jésus. Baisons notre crucifix et, comme la petite sainte Thérèse, couvrons-le des roses de l'amour.

TREIZIEME STATION

AMOUR DE JÉSUS ALLANT JUSQU'A CONSENTIR AU MARTYRE DE SA MÈRE

Joseph d'Arimathie et Nicodème descendirent de la croix le corps inanimé de Jésus et le remirent souillé, sanglant, défiguré, les pieds et les mains percés, le côté ouvert, sur les genoux de sa tendre mère. Ah ! cette scène nous crie bien haut jusqu'où est allé l'amour de Jésus, plus loin même qu'en souffrant et en mourant pour nous. Car pour souffrir et mourir, il a consenti à imposer à sa mère, qu'il aimait plus que toutes les créatures réunies, le plus cruel martyre du cœur, en la rendant témoin de ses souffrances et de sa mort, surtout quand elle serra dans ses bras son cadavre mutilé.

Le martyre de sa mère a été le sien, il a été sa plus grande douleur pendant sa passion, plus que sa mort, et cependant il a accepté, voulu ce martyre, pour faire l'œuvre de notre rédemption.

O mon Jésus, quelle parole trouver pour dire l'excès de votre amour !

QUATORZIEME STATION

LE TOMBEAU PORTE DU CIEL PAR L'AMOUR

Jésus nous a aimés jusqu'à la fin, et voilà pourquoi il a voulu prendre sur lui toutes nos misères, jusque, et y compris, le tombeau. Mais il a voulu que la mort corporelle marquât la fin seulement des épreuves et des maux et qu'elle fût le commencement de la vraie vie, de l'éternelle félicité.

Il nous a montré le chemin, et il nous aide à le suivre. A sa suite nous devons porter la croix, faire mourir en nous le vieil homme, vivre et mourir d'amour. A cette condition, la mort ne sera plus la mort pour nous, mais la fin de la mort.

Au tombeau, le corps lui-même ne sera pas détruit par la corruption qui le décomposera un instant, il restera semence de vie, il sera au cimetière, c'est-à-dire au dortoir, pour se réveiller bientôt brillant et glorieux et s'envoler au ciel afin de boire au torrent des divines voluptés : *Torrente voluptatis tuæ.* (Ps. XXXV, 9).

O amour de mon Dieu, comme vous avez bien fait les choses en notre faveur, comme nous devons avoir à cœur de vous payer de retour et suivre généreusement ici-bas le chemin du Calvaire, pour arriver à l'éternel amour, à l'éternel bonheur !

II

Pour apprendre à aimer le prochain

Pour aimer véritablement Dieu, il faut aimer aussi le prochain, parce que Dieu l'aime d'un amour infini. C'est pour lui comme pour nous qu'il a tiré du néant toutes les créatures, pour lui qu'il a envoyé son Fils se faire homme, souffrir et mourir. C'est du reste le grand commandement de Jésus : « Mon précepte, dit-il, est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » C'est d'ailleurs Dieu que nous aimons dans le prochain. Renouvelons-nous, en faisant ce Chemin de croix, dans la volonte de bien mettre en pratique ce précepte.

PREMIERE STATION

JÉSUS ACCEPTE LA MORT POUR SAUVER LES AMES

Combien vous aimez les âmes, ô bon Jésus ! Pour les sauver, pour les arracher au péché, à l'enfer et les conduire au ciel, vous avez accepté sans vous plaindre votre condamnation aux souffrances les plus pénibles, à la mort la plus cruelle.

Vous avez même désiré ces souffrances et vous en avez appelé ce jour votre jour ; et quand le moment est venu, c'est vous-même qui vous levez et allez à la rencontre des bourreaux : « *Surgite, eamus.* »

Vous nous dites par là quel est le prix d'une âme : *Tanti vales quanti Deus.* Elle vaut autant que Dieu, puisque pour la racheter il a fallu les souffrances et la mort d'un Dieu.

Oh ! si nous aimons Dieu, aimons aussi les âmes qu'il aime tant, brûlons d'un saint zèle pour leur salut, mourons s'il le faut pour cela.

DEUXIEME STATION

JÉSUS PREND LA CROIX POUR SAUVER LES AMES

Après sa condamnation au prétoire, Jésus est emmené dans la cour où il prend avec amour la croix sur ses épaules. Elle est pesante. Et cependant par amour pour les âmes il a pris sur lui un fardeau plus lourd encore : celui de leurs péchés, dont il assume la responsabilité pour en porter la peine.

De combien de fautes il s'est ainsi chargé ? de milliards et de milliards. Et de quelles fautes ? des plus graves, des plus grands crimes. Et ce fardeau, Jésus l'a pris bien volontairement ; rien ne l'y obligeait, sinon son amour pour les âmes.

Mais, ô mon Jésus, qu'ont-elles de si aimable, ces âmes qui vous offensent et qui courent volontairement à leur perte ? — Ah ! me dites-vous, elles sont si aveugles, si faciles à entraîner, si malheureuses ! D'ailleurs, mon amour les transformera, et les rendra si grandes, si belles ! Ma miséricorde en a pitié et veut les sauver.

Eh bien ! ô Jésus, moi aussi, pour vous être agréable, je veux aussi aimer les âmes et travailler à les sauver.

TROISIEME STATION

PREMIÈRE CHUTE POUR EXPIER NOS PREMIÈRES FAUTES

Presque au début de la marche, Jésus tombe lourdement sous le poids de sa croix.

C'est aussi, hélas ! le plus souvent dès leur entrée dans la vie que les enfants vous offensent, ô Jésus, et combien vous offensent déjà si gravement qu'on peut dire d'eux ce que S. Augustin disait de lui-même : « *Tantillus homo et tantus peccator !* Si petit homme encore et déjà si grand pécheur ! »

Et cependant vous les aimez, ô Jésus, ces enfants ; vous les appelez, vous les caressez, vous faites de terribles menaces contre ceux qui les scandalisent ; vous voulez donc qu'on les aime et qu'on vous aide à les sauver.

Oui, ô Jésus, nous voulons aider les enfants qui sont restés sages à garder leur innocence et ceux qui sont tombés à se relever ; nous aurons aussi bien peur de jamais les scandaliser.

QUATRIEME STATION

MARIE CONSENT A SACRIFIER SON JÉSUS POUR SAUVER LES AMES

Jésus va au Calvaire pour le salut des hommes. Marie se trouve sur son chemin, puis l'accompagne.

C'est pour s'associer à son œuvre. La douleur immense qu'elle éprouve à la vue des douleurs de son Fils et qu'elle accepte généreusement est comme son travail d'enfantement des âmes dont elle va être proclamée et devenir la mère. Combien il faut qu'elle les aime, ces âmes, puisque pour elles elle consent au sacrifice, à la mort de Jésus qu'elle aime mille fois plus qu'elle-même !

Comprendrons-nous après cela ce que vaut une âme et quel zèle nous devons avoir pour son salut ?

CINQUIEME STATION

JÉSUS AIDÉ PAR LE CYRÉNÉEN NOUS DEMANDE D'AIDER NOS FRÈRES

Jésus fut bien reconnaissant à Simon de Cyrène pour l'aide qu'il en reçut ; mais comme il veut revivre dans tous les hommes et en faire ses membres, il regarde comme fait à lui-même tout ce qu'on a fait au plus petit des siens. Aimons-les donc tous, mais ne les aimons pas seulement en paroles : aimons-les en vérité et en œuvres.

Or tous les hommes ont de lourds fardeaux, des croix à porter ; ils peuvent aussi être par leurs péchés une croix pour Jésus, pour eux-mêmes et pour les autres. Oh ! soyons nous-mêmes de bons Cyrénéens en travaillant à la conversion des pécheurs, en pardonnant à nos ennemis, en faisant l'aumône, en volant au secours de ceux qui sont dans la peine et le malheur.

SIXIEME STATION

PRENONS AUSSI LE RÔLE DE VÉRONIQUE

Que de boue et de crachats Jésus reçoit tous les jours et sur sa personne et sur la personne de ses enfants et de ses amis ! Que de blasphèmes, que de calomnies et de médisances noircissent la réputation du prochain ! Que de paroles obscènes et de scandales souillent les âmes ! Demandons pardon pour les blasphémateurs, défendons la réputation de nos frères, disons du bien de ceux dont on dit du mal, lavons autant que nous pourrons les âmes de nos frères pécheurs, en leur inspirant des sentiments de pénitence, en les envoyant au prêtre pour qu'ils soient absous.

O mon Jésus, apprenez-moi à bien remplir le rôle de Véronique auprès de mes frères.

SEPTIEME STATION

RECHUTE DE JÉSUS : AYONS PITIÉ DES PÉCHEURS QUI RETOMBENT

Jésus tombe une seconde fois. En ce qui regarde les âmes, une première chute les affaiblit et prépare les rechutes. Même quand le péché n'apporte que des déceptions, il est une blessure dont on ne guérit pas entièrement et qui est une cause de nouveaux péchés : il est comme un poids qui entraîne en bas. Les péchés multipliés engendrent les mauvaises habitudes, qui sont une déchéance, un esclavage redoutables.

Combien il y a de ces malheureux esclaves autour de nous ! Ayons-en bien pitié, et aidons-les par nos paroles, nos exemples, nos prières, nos sacrifices à briser leurs chaînes et à retrouver la liberté.

HUITIEME STATION

L'AVERTISSEMENT DE JÉSUS : AYONS PEUR POUR NOS FRÈRES PÉCHEURS

Jésus avertit les saintes femmes des terribles châtiments qui puniront le déicide. Il avertit ainsi les pécheurs du sort terrible qu'ils se préparent par leurs péchés : fléaux, revers, accidents, maladies, prospérité plus redoutable souvent que l'insuccès, surtout enfer dont la langue humaine ne peut redire les horreurs.

Combien sont à plaindre les pauvres pécheurs, combien nous devons les plaindre ! Ils glissent sur une pente qui les mène aux abîmes. Avertissons-les, faisons pénitence pour eux et prions.

O Jésus, pitié, pitié pour les pauvres pécheurs !

NEUVIEME STATION

LA CHUTE PROFONDE ET LES PÉCHEURS ENDURCIS

La troisième chute de Jésus fut plus lourde que les deux premières : c'est à peine si on put le relever pour le traîner au lieu du supplice. Ainsi en est-il des pauvres âmes qui, abusant de toutes les grâces, s'endurcissent dans le mal. C'est par bonds effrayants qu'elles se précipitent dans l'abîme et rien ne les arrête dans cette chute : *Cum in profundum venerit, contemnit*. (Prov., XVIII, 3).

C'est la vue de ces âmes en voie de perdition qui fut une des causes de la troisième chute de Jésus.

Cependant leur salut est encore possible. Marthe et Marie obtinrent la résurrection de Lazare enterré depuis quatre jours. La petite sainte Thérèse obtint la conversion de Pranzini au moment où on le jetait sous le couteau de la guillotine.

Oh ! souffrons, pleurons et prions pour les pécheurs endurcis ; sauvons-les malgré eux.

DIXIEME STATION

LE DÉPOUILLEMENT : LES SOUILLURES DES AMES

Quelle scène ! Jésus dépouillé de tous ses habits est exposé dans cet état à la vue d'une foule avide de se repaître de ses humiliations et de son supplice.

Et cependant c'est une peine plus grande encore pour son cœur quand il voit ses enfants dépouillés de la robe nuptiale par le péché, exposés à la vue du ciel tout entier couverts des souillures les plus repoussantes : impiétés, sacrilèges, blasphèmes, violation des devoirs les plus sacrés, méchanceté, impudicité, hypocrisie, tromperies, injustices, et qui méritent d'être exposés ainsi pendant toute l'éternité.

Ayons pitié de nos pauvres frères, prenons tous les moyens possibles pour leur épargner la confusion éternelle à laquelle ils s'exposent.

ONZIEME STATION

JÉSUS CRUCIFIÉ POUR SAUVER LES AMES

Vous pouvez vous imaginer facilement, nous dit Jésus, quel tourment j'endurai quand les clous à arêtes vives déchirèrent mes mains et mes pieds, quand pendant trois heures je restai suspendu par des plaies que le poids de mon corps et mes moindres mouvements rendaient plus douloureuses.

Or c'est pour les âmes que j'ai tout accepté, tout supporté. Aussi le cri que je poussai : « *Sitio !* J'ai soif, » traduisait bien le sentiment le plus vif de mon cœur : j'ai soif des âmes et de leur amour. O vous, mes enfants bien-aimés, travaillez à me donner des âmes.

O Jésus, nous vous le promettons, nous ferons le possible pour satisfaire ce désir de votre cœur.

DOUZIEME STATION

LA MORT SUR LA CROIX : JÉSUS IMMOLÉ POUR LES AMES

Voici la grande marque de l'amour de Jésus pour les âmes : souffrir et mourir pour elles. Il ne pou-